

Chapitre VIII

Le présent du pays où l'on est

Glenarvan aurait voulu, sans perdre une heure, suivre la côte et remonter vers Auckland. Mais depuis le matin, le ciel s'était chargé de gros nuages, et vers onze heures, après le débarquement, les vapeurs se condensèrent en pluie violente. De là impossibilité de se mettre en route et nécessité de chercher un abri.

Wilson découvrit fort à propos une grotte creusée par la mer dans les roches basaltiques du rivage.

Les voyageurs s'y réfugièrent avec armes et provisions. Là se trouvait toute une récolte de varech desséché, jadis engrangée par les flots.

C'était une literie naturelle dont on s'accommoda.

Quelques morceaux de bois furent empilés à l'entrée de la grotte, puis allumés, et chacun s'y sécha de son mieux.

John espérait que la durée de cette pluie diluvienne serait en raison inverse de sa violence.

Il n'en fut rien. Les heures se passèrent sans amener une modification dans l'état du ciel. Le vent fraîchit vers midi et accrut encore la bourrasque.

Ce contre-temps eût impatienté le plus patient des hommes. Mais qu'y faire? ç'eût été folie de braver sans véhicule une pareille tempête. D'ailleurs, quelques jours devaient suffire pour gagner Auckland, et un retard de douze heures ne pouvait préjudicier à l'expédition, si les indigènes n'arrivaient pas.

Pendant cette halte forcée, la conversation roula sur les incidents de la guerre dont la Nouvelle-Zélande était alors le théâtre. Mais pour comprendre et estimer la gravité des circonstances au milieu desquelles se trouvaient jetés les naufragés du Macquarie, il faut connaître l'histoire de cette lutte qui ensanglantait alors l'île d'Ika-Na-Maoui.

Depuis l'arrivée d'Abel Tasman au détroit de Cook, le 16 décembre 1642, les néo-zélandais, souvent visités par les navires européens, étaient demeurés libres dans leurs îles indépendantes. Nulle puissance européenne ne songeait à s'emparer de cet archipel qui commande les mers du Pacifique. Seuls, les missionnaires, établis sur ces divers points, apportaient à ces nouvelles contrées les bienfaits de la civilisation chrétienne. Quelques-uns d'entre eux, cependant, et spécialement les anglicans, préparaient les chefs zélandais à se courber sous le joug de l'Angleterre. Ceux-ci, habilement circonvenus, signèrent une lettre adressée à la reine Victoria pour réclamer sa protection. Mais les plus clairvoyants pressentaient la sottise de cette démarche, et l'un d'eux, après avoir appliqué sur la lettre l'image de son tatouage,

fit entendre ces prophétiques paroles: «Nous avons perdu notre pays; désormais, il n'est plus à nous; bientôt l'étranger viendra s'en emparer et nous serons ses esclaves.»

En effet, le 29 janvier 1840, la corvette Herald arrivait à la Baie des Îles, au nord d'Ika-Na-Maoui. Le capitaine de vaisseau Hobson débarqua au village de Korora-Reka. Les habitants furent invités à se réunir en assemblée générale dans l'église protestante. Là, lecture fut donnée des titres que le capitaine Hobson tenait de la reine d'Angleterre.

Le 5 janvier suivant, les principaux chefs zélandais furent appelés chez le résident anglais au village de Païa. Le capitaine Hobson chercha à obtenir leur soumission, disant que la reine avait envoyé des troupes et des vaisseaux pour les protéger, que leurs droits restaient garantis, que leur liberté demeurerait entière. Toutefois, leurs propriétés devaient appartenir à la reine Victoria, à laquelle ils étaient obligés de les vendre.

La majorité des chefs, trouvant la protection trop chère, refusa d'y acquiescer. Mais les promesses et les présents eurent plus d'empire sur ces sauvages natures que les grands mots du capitaine Hobson, et la prise de possession fut confirmée. Depuis cette année 1840 jusqu'au jour où le Duncan quitta le golfe de la Clyde, que se passa-t-il? Rien que ne sût Jacques Paganel, rien dont il ne fût prêt à instruire ses compagnons.

«Madame, répondit-il aux questions de lady Helena, je vous répéterai ce que j'ai déjà eu l'occasion de dire, c'est que les néo-zélandais forment une population courageuse qui, après avoir cédé un instant, résiste pied à pied aux envahissements de l'Angleterre. Les tribus des maoris sont organisées comme les anciens clans de l'écosse. Ce sont autant de grandes familles qui reconnaissent un chef très soucieux d'une complète déférence à son égard. Les hommes de cette race sont fiers et braves, les uns grands, aux cheveux lisses, semblables aux maltais ou aux juifs de Bagdad et de race supérieure, les autres plus petits, trapus, pareils aux mulâtres, mais tous robustes, hautains et guerriers. Ils ont eu un chef célèbre nommé Hihi, un véritable Vercingétorix. Vous ne vous étonnerez donc pas si la guerre avec les anglais s'éternise sur le territoire d'Ika-Na-Maoui, car là se trouve la fameuse tribu des Waikatos, que William Thompson entraîne à la défense du sol.

-- Mais les anglais, demanda John Mangles, ne sont-ils pas maîtres des principaux points de la Nouvelle-Zélande?

-- Sans doute, mon cher John, répondit Paganel. Après la prise de possession du capitaine Hobson, devenu depuis gouverneur de l'île, neuf colonies se sont peu à peu fondées, de 1840 à 1862, dans les positions les plus avantageuses. De là, neuf provinces, quatre dans l'île du nord, les provinces d'Auckland, de Taranaki, de Wellington et de Hawkes-Bay; cinq dans l'île du sud, les provinces de Nelson, de Marlborough, de Canterbury, d'Otago et de Southland,

avec une population générale de cent quatre-vingt mille trois cent quarante-six habitants, au 30 juin 1864. Des villes importantes et commerçantes se sont élevées de toutes parts. Quand nous arriverons à Auckland, vous serez forcés d'admirer sans réserve la situation de cette Corinthe du sud, dominant son isthme étroit jeté comme un pont sur l'océan Pacifique, et qui compte déjà douze mille habitants. À l'ouest, New-Plymouth; à l'est, Ahuhiri; au sud, Wellington, sont déjà des villes florissantes et fréquentées. Dans l'île de Tawai-Pounamou, vous auriez l'embarras du choix entre Nelson, ce Montpellier des antipodes, ce jardin de la Nouvelle-Zélande, Picton sur le détroit de Cook, Christchurch, Invercargill et Dunedin, dans cette opulente province d'Otago où affluent les chercheurs d'or du monde entier. Et remarquez qu'il ne s'agit point ici d'un assemblage de quelques cahutes, d'une agglomération de familles sauvages, mais bien de villes véritables, avec ports, cathédrales, banques, docks, jardins botaniques, muséums d'histoire naturelle, sociétés d'acclimatation, journaux, hôpitaux, établissements de bienfaisance, instituts philosophiques, loges de francs-maçons, clubs, sociétés chorales, théâtres et palais d'exposition universelle, ni plus ni moins qu'à Londres ou à Paris! Et si ma mémoire est fidèle, c'est en 1865, cette année même, et peut-être au moment où je vous parle, que les produits industriels du globe entier sont exposés dans un pays d'anthropophages!

-- Quoi! Malgré la guerre avec les indigènes? demanda lady Helena.

-- Les anglais, madame, se préoccupent bien d'une guerre! répliqua Paganel. Ils se battent et ils exposent en même temps. Cela ne les trouble pas. Ils construisent même des chemins de fer sous le fusil des néo-zélandais. Dans la province d'Auckland, le railway de Drury et le railway de Mere-Mere coupent les principaux points occupés par les révoltés. Je gagerais que les ouvriers font le coup de feu du haut des locomotives.

-- Mais où en est cette interminable guerre? demanda John Mangles.

-- Voilà six grands mois que nous avons quitté l'Europe, répondit Paganel, je ne puis donc savoir ce qui s'est passé depuis notre départ, sauf quelques faits, toutefois, que j'ai lus dans les journaux de Maryboroug et de Seymour, pendant notre traversée de l'Australie. Mais, à cette époque, on se battait fort dans l'île d'Ikana-Maoui.

-- Et à quelle époque cette guerre a-t-elle commencé? dit Mary Grant.

-- Vous voulez dire «recommencé», ma chère miss, répondit Paganel, car une première insurrection eut lieu en 1845. C'est vers la fin de 1863; mais longtemps avant, les maoris se préparaient à secouer le joug de la domination anglaise. Le parti national des indigènes entretenait une active propagande pour amener l'élection d'un chef maori. Il voulait faire un roi du vieux Potatau, et de son village situé entre les fleuves Waikato et Waipa, la capitale du nouveau

royaume. Ce Potatau n'était qu'un vieillard plus astucieux que hardi, mais il avait un premier ministre énergique et intelligent, un descendant de la tribu de ces Ngatihahuas qui habitaient l'isthme d'Auckland avant l'occupation étrangère. Ce ministre, nommé William Thompson devint l'âme de cette guerre d'indépendance. Il organisa habilement des troupes maories. Sous son inspiration, un chef de Taranaki réunit dans une même pensée les tribus éparses; un autre chef du Waikato forma l'association du «land league», une vraie ligue du bien public, destinée à empêcher les indigènes de vendre leurs terres au gouvernement anglais; des banquets eurent lieu, comme dans les pays civilisés qui préludent à une révolution. Les journaux britanniques commencèrent à relever ces symptômes alarmants, et le gouvernement s'inquiéta sérieusement des menées de la «land league.» Bref, les esprits étaient montés, la mine prête à éclater. Il ne manquait plus que l'étincelle, ou plutôt le choc de deux intérêts pour la produire.

-- Et ce choc?... Demanda Glenarvan.

-- Il eut lieu en 1860, répondit Paganel, dans la province de Taranaki, sur la côte sud-ouest d'Ika-Na-Maoui. Un indigène possédait six cents acres de terre dans le voisinage de New-Plymouth. Il les vendit au gouvernement anglais. Mais quand les arpenteurs se présentèrent pour mesurer le terrain vendu, le chef Kingi protesta, et, au mois de mars, il construisit sur les six cents acres en litige un camp défendu par de hautes palissades.

Quelques jours après, le colonel Gold enleva ce camp à la tête de ses troupes, et, ce jour même, fut tiré le premier coup de feu de la guerre nationale.

-- Les maoris sont-ils nombreux? demanda John Mangles.

-- La population maorie a été bien réduite depuis un siècle, répondit le géographe. En 1769, Cook l'estimait à quatre cent mille habitants. En 1845, le recensement du protectorat indigène l'abaissait à cent neuf mille. Les massacres civilisateurs, les maladies et l'eau de feu l'ont décimée; mais dans les deux îles il reste encore quatre-vingt-dix mille naturels, dont trente mille guerriers qui tiendront longtemps en échec les troupes européennes.

-- La révolte a-t-elle réussi jusqu'à ce jour? dit lady Helena.

-- Oui, madame, et les anglais eux-mêmes ont souvent admiré le courage des néo-zélandais. Ceux-ci font une guerre de partisans, tentent des escarmouches, se ruent sur les petits détachements, pillent les domaines des colons. Le général Cameron ne se sentait pas à l'aise dans ces campagnes dont il fallait battre tous les buissons. En 1863, après une lutte longue et meurtrière, les maoris occupaient une grande position fortifiée sur le haut Waikato, à l'extrémité d'une chaîne de collines escarpées, et couverte par trois lignes de défense.

» Des prophètes appelaient toute la population maorie à la défense du sol et promettaient l'extermination des «pakeka», c'est-à-dire des blancs. Trois mille hommes se disposaient à la lutte sous les ordres du général Cameron, et ne faisaient plus aucun quartier aux maoris, depuis le meurtre barbare du capitaine Sprent. De sanglantes batailles eurent lieu.

» Quelques-unes durèrent douze heures, sans que les maoris cédassent aux canons européens. C'était la farouche tribu des Waikatos, sous les ordres de William Thompson, qui formait le noyau de l'armée indépendante. Ce général indigène commanda d'abord à deux mille cinq cents guerriers, puis à huit mille.

» Les sujets de Shongi et de Heki, deux redoutables chefs, lui vinrent en aide. Les femmes, dans cette guerre sainte, prirent part aux plus rudes fatigues.

» Mais le bon droit n'a pas toujours les bonnes armes. Après des combats meurtriers, le général Cameron parvint à soumettre le district du Waikato, un district vide et dépeuplé, car les maoris lui échappèrent de toutes parts. Il y eut d'admirables faits de guerre. Quatre cents maoris enfermés dans la forteresse d'Orakan, assiégés par mille anglais sous les ordres du brigadier général Carey, sans vivres, sans eau, refusèrent de se rendre. Puis, un jour, en plein midi, ils se frayèrent un chemin à travers le 40^e régiment décimé, et se sauvèrent dans les marais.

-- Mais la soumission du district de Waikato, demanda John Mangles, a-t-elle terminé cette sanglante guerre?

-- Non, mon ami, répondit Paganel. Les anglais ont résolu de marcher sur la province de Taranaki et d'assiéger Mataitawa, la forteresse de William Thompson. Mais ils ne s'en empareront pas sans des pertes considérables. Au moment de quitter Paris, j'avais appris que le gouverneur et le général venaient d'accepter la soumission des tribus Taranga, et qu'ils leur laissaient les trois quarts de leurs terres. On disait aussi que le principal chef de la rébellion, William Thompson, songeait à se rendre; mais les journaux australiens n'ont point confirmé cette nouvelle; au contraire. Il est donc probable qu'en ce moment même la résistance s'organise avec une nouvelle vigueur.

-- Et suivant votre opinion, Paganel, dit Glenarvan, cette lutte aurait pour théâtre les provinces de Taranaki et d'Auckland.

-- Je le pense.

-- Cette province même où nous a jetés le naufrage du Macquarie?

-- Précisément. Nous avons pris terre à quelques milles au-dessus du havre Kawhia, où doit flotter encore le pavillon national des maoris.

-- Alors, nous ferons sagement de remonter vers le nord, dit

Glenarvan.

-- Très sagement, en effet, répondit Paganel. Les néo-zélandais sont enragés contre les européens, et particulièrement contre les anglais. Donc, évitons de tomber entre leurs mains.

-- Peut-être rencontrerons-nous quelque détachement de troupes européennes? dit lady Helena. Ce serait une bonne fortune.

-- Peut-être, madame, répondit le géographe, mais je ne l'espère pas. Les détachements isolés ne battent pas volontiers la campagne, quand le moindre buisson, la plus frêle broussaille cache un tirailleur habile. Je ne compte donc point sur une escorte des soldats du 40e régiment. Mais quelques missions sont établies sur la côte ouest que nous allons suivre, et nous pouvons facilement faire des étapes de l'une à l'autre jusqu'à Auckland. Je songe même à rejoindre cette route que M De Hochstetter a parcourue en suivant le cours du Waikato.

-- Était-ce un voyageur, Monsieur Paganel? demanda Robert Grant.

-- Oui, mon garçon, un membre de la commission scientifique embarquée à bord de la frégate autrichienne la Novara pendant son voyage de circumnavigation en 1858.

-- Monsieur Paganel, reprit Robert, dont les yeux s'allumaient à la pensée des grandes expéditions géographiques, la Nouvelle-

Zélande a-t-elle des voyageurs célèbres comme Burke et Stuart en Australie?

-- Quelques-uns, mon enfant, tels que le docteur Hooker, le professeur Brizard, les naturalistes Dieffenbach et Julius Haast; mais, quoique plusieurs d'entre eux aient payé de la vie leur aventureuse passion, ils sont moins célèbres que les voyageurs australiens ou africains.

-- Et vous connaissez leur histoire? demanda le jeune Grant.

-- Parbleu, mon garçon, et comme je vois que tu grilles d'en savoir autant que moi, je vais te la dire.

-- Merci, Monsieur Paganel, je vous écoute.

-- Et nous aussi, nous vous écoutons, dit lady Helena. Ce n'est pas la première fois que le mauvais temps nous aura forcés de nous instruire. Parlez pour tout le monde, Monsieur Paganel.

-- À vos ordres, madame, répondit le géographe, mais mon récit ne sera pas long. Il ne s'agit point ici de ces hardis découvreurs qui luttaient corps à corps avec le minotaure australien. La Nouvelle-Zélande est un pays trop peu étendu pour se défendre contre les investigations de l'homme. Aussi mes héros n'ont-ils point été des voyageurs, à proprement parler, mais de simples touristes, victimes des plus prosaïques accidents.

-- Et vous les nommez?... Demanda Mary Grant.

-- Le géomètre Witcombe, et Charlton Howitt, celui-là même qui a retrouvé les restes de Burke, dans cette mémorable expédition que je vous ai racontée pendant notre halte aux bords de la Wimerra. Witcombe et Howitt commandaient chacun deux explorations dans l'île de Tawai-Pounamou.

» Tous deux partirent de Christ-church, dans les premiers mois de 1863, pour découvrir des passages différents à travers les montagnes du nord de la province de Canterbury. Howitt, franchissant la chaîne sur la limite septentrionale de la province, vint établir son quartier général sur le lac Brunner, Witcombe, au contraire, trouva dans la vallée du Rakaia un passage qui aboutissait à l'est du mont Tyndall. Witcombe avait un compagnon de route, Jacob Louper, qui a publié dans le *lyttleton-times* le récit du voyage et de la catastrophe. Autant qu'il m'en souvient, le 22 avril 1863 les deux explorateurs se trouvaient au pied d'un glacier où le Rakaia prend sa source. Ils montèrent jusqu'au sommet du mont et s'engagèrent à la recherche de nouveaux passages. Le lendemain, Witcombe et Louper, épuisés de fatigue et de froid, campaient par une neige épaisse à quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Pendant sept jours, ils errèrent dans les montagnes, au fond de vallées dont les parois à pic ne livraient aucune issue, souvent sans feu, parfois sans nourriture, leur sucre changé en sirop, leur biscuit réduit à une pâte humide,

leurs habits et leurs couvertures ruisselants de pluie, dévorés par des insectes, faisant de grandes journées de trois milles et de petites journées pendant lesquelles ils gagnaient deux cents yards à peine. Enfin, le 29 avril, ils rencontrèrent une hutte de maoris, et, dans un jardin, quelques poignées de pommes de terre. Ce fut le dernier repas que les deux amis partagèrent ensemble. Le soir, ils atteignirent le rivage de la mer, près de l'embouchure du Taramakau. Il s'agissait de passer sur sa rive droite, afin de se diriger au nord vers le fleuve Grey. Le Taramakau était profond et large.

» Louper, après une heure de recherches, trouva deux petits canots endommagés qu'il répara de son mieux et qu'il fixa l'un à l'autre. Les deux voyageurs s'embarquèrent vers le soir. Mais à peine au milieu du courant, les canots s'emplirent d'eau.

» Witcombe se jeta à la nage et retourna vers la rive gauche. Jacob Louper, qui ne savait pas nager, resta accroché au canot. Ce fut ce qui le sauva, mais non sans péripéties. Le malheureux fut poussé vers les brisants.

» Une première lame le plongea au fond de la mer. Une seconde le ramena à la surface. Il fut heurté contre les rocs. La plus sombre des nuits était venue. La pluie tombait à torrents. Louper, le corps sanglant et gonflé par l'eau de mer, resta ainsi ballotté pendant plusieurs heures. Enfin, le canot heurta la terre ferme, et le naufragé, privé de sentiment, fut rejeté sur le rivage. Le

lendemain, au lever du jour, il se traîna vers une source, et reconnut que le courant l'avait porté à un mille de l'endroit où il venait de tenter le passage du fleuve. Il se leva, il suivit la côte et trouva bientôt l'infortuné Witcombe, le corps et la tête enfouis dans la vase. Il était mort. Louper de ses mains creusa une fosse au milieu des sables et enterra le cadavre de son compagnon. Deux jours après, mourant de faim, il fut recueilli par des maoris hospitaliers, -- il y en a quelques-uns, -- et, le 4 mai, il atteignit le lac Brunner, au campement de Charlton Howitt, qui, six semaines plus tard, allait périr lui-même comme le malheureux Witcombe.

-- Oui! dit John Mangles, il semble que ces catastrophes s'enchaînent, qu'un lien fatal unit les voyageurs entre eux, et qu'ils périssent tous, quand le centre vient à se rompre.

-- Vous avez raison, ami John, répondit Paganel, et souvent j'ai fait cette remarque. Par quelle loi de solidarité Howitt a-t-il été conduit à succomber à peu près dans les mêmes circonstances? on ne peut le dire. Charlton Howitt avait été engagé par M Wyde, chef des travaux du gouvernement, pour tracer une route praticable aux chevaux depuis les plaines d'Hurunui jusqu'à l'embouchure du Taramakau. Il partit le 1er janvier 1863, accompagné de cinq hommes. Il s'acquitta de sa mission avec une incomparable intelligence, et une route longue de quarante milles fut percée jusqu'à un point infranchissable du Taramakau. Howitt revint alors à Christchurch et, malgré l'hiver qui s'approchait, il demanda à

continuer ses travaux.

» M Wyde y consentit. Howitt repartit pour approvisionner son campement afin d'y passer la mauvaise saison. C'est à cette époque qu'il recueillit Jacob Louper. Le 27 juin, Howitt et deux de ses hommes, Robert Little, Henri Mullis, quittèrent le campement. Ils traversèrent le lac Brunner. Depuis, on ne les a jamais revus. Leur canot, frêle et ras sur l'eau, fut retrouvé échoué sur la côte. On les a cherchés pendant neuf semaines, mais en vain, et il est évident que ces malheureux, qui ne savaient pas nager, se sont noyés dans les eaux du lac.

-- Mais pourquoi ne seraient-ils pas sains et saufs, chez quelque tribu zélandaise? dit lady Helena. Il est au moins permis d'avoir des doutes sur leur mort.

-- Hélas! Non, madame, répondit Paganel, puisque, au mois d'août 1864, un an après la catastrophe, ils n'avaient pas reparu... Et quand on est un an sans reparaître dans ce pays de la Nouvelle-Zélande, murmura-t-il à voix basse, c'est qu'on est irrévocablement perdu!»